

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 38

**Artikel:** L'absolution  
**Autor:** Régnal, Georges  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255469>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

vement ! Lunettes d'autant trop jeunes pour les yeux fatigués de l'aïeule qu'elles sont plus vieilles. Depuis des mois, l'enfant avait juré qu'avec son premier argent, elle ferait à grand'mère la surprise d'une paire de lunettes neuves.

Allons, ce sera pour un peu plus tard ; la propriétaire d'abord...

Un gros soupir et l'enfant repart.

— Tenez, Madame... voici un acompte... Toutes les quinzaines je vous en apporterai autant... davantage même, car je serai bientôt augmentée... Songez, Madame, il y a des ouvrières chez nous qui gagnent cinq et six francs par jour ! Vous voyez que vous n'avez plus rien à craindre. Vous nous gardez, n'est-ce pas, Madame ?

La propriétaire n'est pas ce bipède privé de cœur qu'on rencontre trop souvent. C'est une veuve de cinquante ans dont la figure reste bonne malgré la barbiche grisonnante et fourchue qui pend à son menton. Elle vit maigrement de quelques pauvres loyers. Si elle s'est résolue à cette dure mesure envers les deux femmes, c'était dans l'espoir que des âmes charitables s'intéresseraient à elles et qu'on l'indemniserait.

Elle aurait eu gros cœur de les savoir dans la rue.

— Oui, petite, j'ai confiance en toi. Nous allons partager ; je garde cinq francs, voici le reste. Maintenant cours rassurer ta grand'mère.

— Grand'mère ! Grand'mère !

En deux bonds, la fillette franchit la pièce, atteint la chaise où la vieille a passé sa journée à se lamenter. Ses deux bras étreignirent nerveusement le cou de l'aïeule, pendant que ses lèvres fraîches se collent sur les paupières cuisantes.

— Grand'mère, grand'mère, il ne faut plus pleurer !

Elle va raconter tout le bonheur qui leur arrive. Mais brusquement la joie la terrasse. De gros sanglots la secouent tandis qu'elle répète :

— Pleure plus... pleure plus... si tu savais !

Jean VIOLA.

## L'ABSOLUTION

La guerre de 1870 était finie et la paix signée déjà depuis plusieurs semaines. Mais bien des malades, bien des blessés devaient encore en conserver, avec le douloureux souvenir, de cruelles traces physiques, puisqu'à la boucherie du champ de bataille toujours une longue suite de maux vient faire cortège.

Le général de Sonis avait subi l'amputation d'une jambe et, pour des semaines, se voyait condamné à l'immobilité sur l'impatient fauteuil du convalescent infirme.

Un matin, on lui annonça un ancien officier dont le nom lui était parfaitement inconnu, mais qu'il donna l'ordre, quand même d'introduire. C'était un grand vieillard pâle, sec, rigidement boutonné dans une redingote noire, crêpe au chapeau, traits ravagés...

— Mon général, je suis confus d'avoir à vous déranger.

— On ne me dérange guère dans ce moment-ci, répondit le héros de Loigny avec simplicité. Je suis prisonnier des chirurgiens... Asseyez-vous et dites ce qui vous amène.

— Mon général... j'avais un fils... unique. Il a été tué. Mais je ne sais où, ni quand... Je suppose que c'est à la bataille de X... Cependant je n'en suis pas sûr. Au ministère, dans le pays même où je suis allé faire des recherches...

Le visage de Sonis s'était soudain rembruni. Ce fut presque durement qu'il coupa la parole à son interlo-

uteur.

— Eh bien, que puis-je à cela, moi ?

— Je voudrais retrouver le corps de mon pauvre enfant pour le réunir au cercueil de sa mère que j'ai perdue récemment aussi... Il était du ...ème régiment, directement sous vos ordres.

— Je ne puis savoir ce que sont devenus tous les hommes que j'ai commandés.

— Il était sergent...

La voix du malheureux père suppliait... Un silence suivit. Sonis ne levait plus les yeux.

Le vieillard se leva, embarrassé, prêt à se retirer. Cependant il voulait dire encore quelque chose :

— Pardon, mon général... Je vous importune, je le sais. Et vous voilà comme les autres... ceux du ministère. Ils ne me répondaient pas franchement... Ils semblaient vouloir me cacher quelque chose... Pourquoi ? Pourquoi ? J'ai un grand chagrin, mais on est courageux. J'ai porté l'épaulette...

— Quel grade?... demanda Sonis, content de faire une diversion.

— Chef d'escadron. Parti de rien. Engagé volontaire au commencement du règne. J'ai fait toutes les campagnes depuis Sébastopol...

— Et pas décoré ?

— Non, mon général... Je préférerais toujours l'avancement, parce que j'avais des charges et pas de fortune... Ma femme, mon gamin... que je chérissais tant ! Aussi, vous le sentez, mon général... j'aimerais les avoir... ensemble, afin de pouvoir aller souvent leur dire... un petit bonjour.

Sonis, plus touché par cette phrase naïve que par les mots les plus éloquentes, murmura :

— C'est une consolation, oui... Je comprends. Cependant, croyez-moi, résignez-vous... Après tout, les morts n'ont besoin que de prière...

— Il y a quelques jours, j'aurais peut-être écouté ce conseil, puisque j'ai tout fait inutilement... Aujourd'hui, mon général, je ne peux plus, voyez-vous... Je suis inquiet ; je devine qu'on me cache quelque chose, et je veux savoir... Il faut que je sache... Je ne vivrai pas tant que je ne saurai pas la vérité... Et tenez, je vois, moi, que vous la savez... Je vous en supplie, dites-la moi.

— Mon brave... Non, je vous assure... Je me souviens seulement que dans cette journée où probablement votre fils est resté, il s'est produit des incidents bien pénibles pour nos vieux cœurs... Et si par hasard votre enfant avait été mêlé...

— A quoi?... A quoi?...

— Des mobiles mal aguerris... devant l'ennemi ont fui...

— Mon fils n'était pas un lâche !

Sonis ne répondit rien.

Alors l'infortuné soldat comprit. Mais il ajouta en s'efforçant de sourire et de paraître tranquille, oh ! très tranquille...

— S'il avait fui... Il vivrait ? Je ne chercherais pas son cadavre... N'est-ce pas, mon général?... Parlez... j'ai raison...

Il insistait, perdant à chaque parole un peu de son sourire et laissant percer l'angoisse atroce qui l'étranglait.

Alors Sonis, très grave, reprit :

— Votre fils s'appelaient bien Emile?... Je ne fais pas erreur?...

— Emile B..., oui, mon général... Vous voyez bien que vous saviez !... Il est mort ?

— Armez-vous de courage.

— Il était parmi les fuyards ?

— Pis que cela. C'est lui qui a entraîné les autres en criant à la trahison de ses chefs.

— Et alors?...

Le vieillard tremblait.

Sonis prononça d'une voix basse, mais ferme :

— On l'a passé par les armes contre les murs d'une ferme, sur la lisière de la forêt d'Orléans.

Le vieil officier tâcha de redresser son torse. Il ne pleurait pas, mais sa face sabrée de rides faisait mal à voir. Avec un effort, il salua en militaire :

— On a bien fait... Merci, mon général...

Sonis lui tendit les mains et l'arrêta dans son mouvement de retraite.

— Il ne faut pas maudire la mémoire de votre fils, essaya le chef avec compassion.

Le vieux brave mordit sa moustache.

— Pardonnez-lui...

— Jamais!... Pas même dans l'autre monde où Dieu, j'espère, ne me le fera pas rencontrer.

— Dieu, je le pense, sera miséricordieux pour toutes les créatures... Votre fils a été coupable...

— Lâche!...

— Non, car il a su bien mourir, et l'expiation a ra-

cheté son incompréhensible égarement de jeunesse.

— Rien ne pouvait le racheter.

— Si... Mais, je vous l'affirme, votre fils est mort utilement pour la patrie en péril. Sacrifié à la discipline, à l'exemple, il a compris la possibilité de la réhabilitation par le repentir et l'acceptation du châ-timent.

Sonis gardait dans ses mains la main glacée du malheureux père, à l'âme frappée d'une inguérissable blessure.

— Regardez-moi... Obéissez...

Le soldat malgré lui cédait au „supérieur"... Il vit le visage du héros loyalement ouvert devant lui. Alors ce fut un désir fou de le croire, de se rattacher à la consolation d'un moindre déshonneur.

Sonis affirma, comme en un serment :

— Pleurez-le... Pleurez votre enfant, car...

Il ouvrit ses bras au vieillard :

— ...Car moi, son juge, je l'ai pleuré...

Georges RÉGNAL.

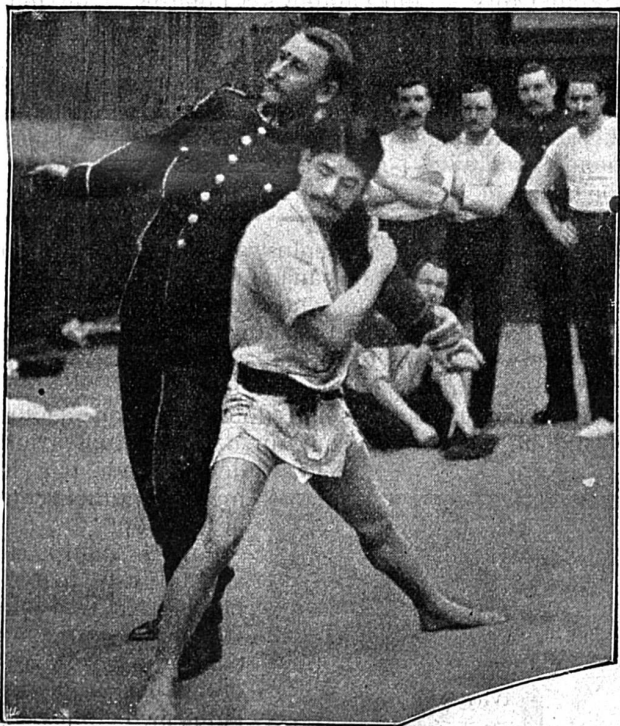
## LE JIU-JITSU

Un jour, il y a environ dix ans, une foule d'hommes et de femmes vêtus de clairs kimonos étaient réunis dans l'un des grands gymnases militaires de Tokio. Elle allait assister à un événement remarquable qui s'inscrivait en lettres d'or dans l'histoire du Japon.

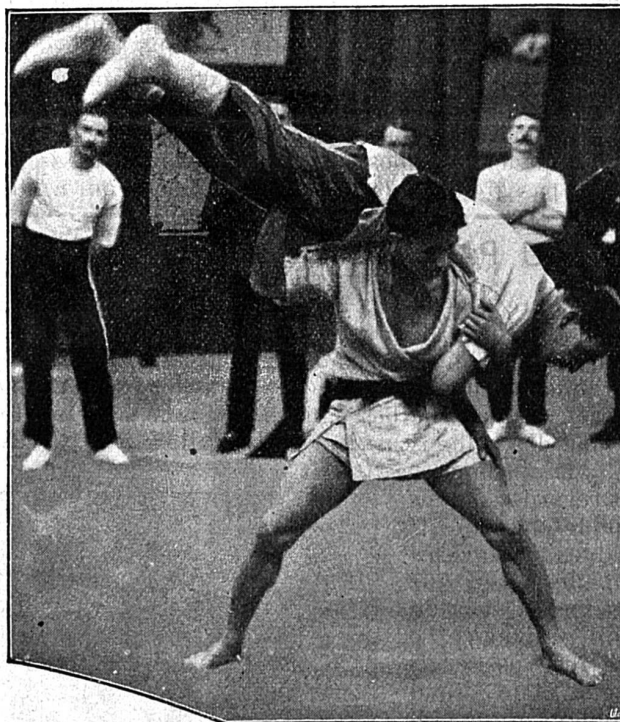
Le mikado, réprouvant publiquement le pugilat, l'exercice national, allait montrer à son peuple un jeu nouveau et mettre aux prises le plus fort lutteur de

ficiers et de la noblesse. Au milieu de l'arène était un espace recouvert de cuir où se placèrent les juges, munis d'éventails à deux ailes servant à commander le commencement et la fin de la lutte.

Un grand silence se fit dans la foule lorsqu'entra le champion le plus populaire de Tokio. C'était un bel homme, un vrai géant. Préparé dès son enfance à l'exercice du pugilat, il paraissait vouloir anéantir le



Introduction du Jiu-Jitsu dans l'armée anglaise. Explication d'un passe par le professeur Uyenischi.



Le professeur Uyenischi apprenant le Jiu-Jitsu à de soldats anglais. Deuxième passe des épaules.

Tokio avec un petit homme très expert dans le nouvel art de lutter. La foule savait peu de chose de cet art; elle en connaissait le nom, jiu-jitsu; elle savait encore que ce jeu était pratiqué anciennement par les samouraï — classe militaire héréditaire — et par les nobles. Ceux-ci tiraient grand orgueil à être seuls à pratiquer ce mystérieux sport.

Le gymnase était décoré d'étendards. On avait construit un trône pompeux sur lequel le mikado prit place, en uniforme d'amiral. Il était entouré de ses of-

nains asiatiques qui l'attendaient au milieu de l'arène. Ce dernier mesurait trente centimètres de moins que son adversaire; ses muscles frêles firent rire la foule, mais non les samouraï et les nobles qui regardaient avec orgueil le petit homme resté impassible en face de son ennemi.

Le signal fut donné. Le champion de Tokio s'élança rapidement en avant, cherchant à prendre à l'improviste son minuscule adversaire. Déjà ce dernier était dans les griffes du géant; tout espoir semblait être